

ARTHUR MEYER

ARTHUR MEYER

RÉDACTION

ADMINISTRATION

2, rue Drouot

2, rue Drouot

ABONNEMENTS

ABONNEMENTS

Paris. Départements. Un mois. 5 fr. Un mois. 6 fr. Trois mois. 13 50. Trois mois. 16 fr. Six mois. 27 fr. Six mois. 32 fr. Un an. 54 fr. Un an. 64 fr.

Le Gaulois

CH. LAGRANGE, CERF & Co. 6, Place de la Bourse, 6. Et à l'Administration du Journal

LE BANQUET

Nous ne sommes pas ennemis d'une douce gaieté. La joie des autres ne nous déplaît point. Et quand nous voyons quelques-uns de nos concitoyens s'amuser, nous sommes plutôt portés à faire chorus, pensant que la vie contient assez de jours sombres pour qu'on ne dispute à personne les éclaircies réelles ou imaginaires qu'elle amène.

C'est avec ces dispositions bienveillantes, et même un peu tendres, que j'ai assisté, hier, à l'entrée des maîtres à l'Exposition.

Le spectacle était curieux. Tous ces braves gens, un peu affumés, le cigare aux lèvres et l'écharpe au ventre, circulant dans la foule, qui leur faisait un succès mi-sérieux, mi-gaillard, et criait : « Vive monsieur le maire ! » comme une compagnie de pompiers ruraux.

Il y en avait quelques-uns qui répondaient : « Vive la République ! »

Comme on leur ripostait parfois : « Eh ! y a donc le cochon avec ta République ! » ils cessaient bientôt d'acclamer le régime qui nous divise le plus et se contentaient de saluer dignement les petites femmes et les citoyens joyeux qui les acclamaient en agitant leurs chapeaux.

C'était très gai et très fraternel. Mais on ne faisait pas pour deux sous de politique.

Aussi n'est-ce point sans surprise que j'ai lu hier matin, dans les gazettes, que les maîtres avaient accompli un grand acte.

Je croyais qu'ils s'étaient contentés de faire un bon gueuleton. Erreur ! Ils avaient consolidé la République, enregistré et acclamé le jugement de la haute cour et achevé l'écrasement total et définitif de Boulanger.

Tout ça était dans le pâté de canards et un fond des bouteilles qu'ils ont absorbés.

Je ne m'étonne pas le moins du monde qu'on ait essayé de faire endosser à tous ces bons magistrats municipaux, en échange du dindonneau officiel, les vilaines sénatoriales.

Les gens qui ont mené l'affaire de la haute cour se rendent tout compte de la fragilité de leur jugement et de l'infamie de leurs procédés pour ne pas chercher partout des appuis, des complices.

Et il suffit que l'on consente à fringuer avec eux pour qu'ils vous disent : « Ah ! vous voyez ! Vous admettez que ce Boulanger est une canaille ! »

A ce compte-là, et par un choc en retour, j'ai consolidé la République et consacré Boulanger, ce qui est, paraît-il, la même chose, en criant avec des camarades, sous la tour Eiffel : « Vive monsieur le maire ! »

Va bien ! comme disent les Marseillais.

Nos hôtes, ou plutôt les hôtes de M. Chautemps — car nous ne sommes rien dans l'affaire, nous nous contentons de payer — avant d'arriver à l'Exposition, en passant par le Jardin de Paris, rempli de jolies femmes, disent les comptes rendus, avaient subi un discours de M. Carnot et un discours de M. Chautemps.

M. Carnot avait dit que l'Exposition était un beau spectacle, que la France était une grande nation. Rien à reprendre. Avec des découvertes merveilleuses, on est toujours sûr d'obtenir des applaudissements, au dessert.

Quant à M. Chautemps, il a déclaré que les maîtres, ses invités, avaient tout bonnement ressuscité la Fédération. Il n'a pas oublié de leur faire remarquer, que cette fois-ci, ce n'est pas un roi qui préside.

Hélas ! mon bon monsieur, cela se voit bien. Cela se voit quand on regarde la France au dedans. D'abord, parce que les porte-couronnes se sont abstenus scrupuleusement de paraître au rendez-vous international organisé par la République. Quand il s'en glisse un tout petit, il a bien soin de faire savoir qu'il vient incognito et que cela ne tire pas à conséquence.

Vous en prenez galamment votre part, je le reconnais. Vous vous contentez de ce que vous avez. Et vous organisez autour du Schah et de l'excellent Salifou les cérémonies aussi royales que possible. Et puis vous avez un argument tout prêt.

Qu'importent les rois, pourvu que les peuples viennent ! Et ils viennent.

Je vous accorde qu'à la rigueur on peut se passer des rois, au Champ de Mars et que les peuples et y viennent.

Seulement par malheur, si les rois qui ne viennent pas font un signe, les peuples qui viennent obéissent comme un seul homme.

Et tous ces visiteurs vieux ou jeunes, qui proclament l'Exposition la merveille moderne, prendraient un fusil pour cogner sur les auteurs de cette merveille ou, tout au moins, les laisseraient abimer sans bouger le petit doigt.

D'ailleurs, c'est surtout quand on regarde la France, non pas en dedans, mais en dehors, qu'on s'aperçoit combien vous avez raison, ô docteur Chautemps, de constater, que ce n'est pas un roi qui a présidé le banquet de dimanche dernier.

Les rois, en effet, se visitent, font le petit ménage, prennent leurs petites dispositions, non pas sans s'inquiéter de nous, mais contre nous, et l'un d'eux, en ce moment, est précisément en train d'inspecter sa frontière qui confine à la France, comme à la veille d'une guerre. Et il ne s'en cache pas. Sa presse le raconte.

Or, s'il y avait un Roi en France, douze rois confédérés royaux des autres pays ne pourraient pas organiser contre lui cette espèce de conspiration au grand jour, et tracer autour de ses Etats un cordon sanitaire.

Il compterait pour quelque chose. Et par conséquent on tiendrait compte de lui dans le remue-ménage européen. Il aurait des alliances. Tandis que, quoique Carnot soit un bien honnête homme, les monarches ne peuvent s'engager avec lui, parce que, malgré son honnêteté, il

n'est rien du tout, ses ministres sont tout, et ses ministres, produits d'une Chambre qui change tous les quatre ans, disparaissent tous les six mois.

Alors, avec cette procession, il n'y a ni secret, ni sécurité, ni stabilité. Voilà pourquoi la France, sans Roi, est une France sans diplomatie et sans alliés.

Cela ne vous fait rien parce que vous vous contentez de la tour Eiffel. Mais il y a des gens à qui cela fait quelque chose, et qui vous plaignent quand ils vous voient vous réjouir de ce qui leur fait peur à eux.

Enfin, nous verrons qui a raison d'eux ou de vous. Mais l'expérience sera vraisemblablement si dure que, au fond du cœur, nous voudrions que vous fussiez dans le vrai et que l'erreur fut de notre côté.

En attendant, jouissez, ô républicains, des jours qui passent et chantez à tue-tête la Marseillaise.

Vous n'avez plus rien à craindre. Boulanger est déporté, n'est-il pas vrai ? La France est guérie. La République est sauvée.

Vous le dites. Le croyez-vous ? J'en doute un peu. J'ai remarqué que vous avez déjà dit la même chose le lendemain de l'échec de l'Ardeche, la veille de l'élection de Paris.

Le lendemain de l'échec de l'Ardeche, vous avez dit : « L'homme est écrasé. »

La veille de l'élection de Paris, vous avez dit : « L'homme sera écrasé demain ! »

Vous avez vu comment la chose a tourné. Ce qui y a de plus extraordinaire, c'est que cela ne vous ait pas dégoûtés du métier de prophète.

Or, vous ne savez pas plus ce qui résultera de la condamnation que vous ne savez ce qui devait résulter de ces élections.

Je n'en sais rien non plus, c'est pourquoi je m'abstiens de rien prédire ferme.

Vous, vous ne vous contentez pas d'afficher une confiance factice. Vous tenez absolument à prévoir l'avenir, sans même vous apercevoir que vous dites aujourd'hui le contraire de ce que vous disiez hier.

Ainsi, aujourd'hui, vous dites que Boulanger avait juré la République à deux doigts de sa perte. Et hier, vous déclariez que le mouvement boulangiste était tout en surface.

M. X... un Français, qui a de gros intérêts en Angleterre, a épousé une Autrichienne, si bien que l'on parle chez lui, indistinctement, le français, l'anglais et l'allemand.

M. X... a eu de son mariage plusieurs enfants, tous très solidement constitués, hors, le dernier, une petite fille aigée aujourd'hui de quatre ans.

Jusqu'à l'âge de trois ans, cette enfant, très chétive, n'avait jamais pu prononcer un mot.

Tout à coup, le même jour, et sans l'aide d'aucune médication, l'enfant s'est mis à parler très nettement : le français, l'anglais et l'allemand, les trois langues employées indistinctement chez son père.

Quelle invraisemblable que soit ce phénomène, nous affirmons de nouveau que nous en garantissons l'exactitude.

de Jacques Damala, que Sarah Bernhardt lui a demandé de reproduire, sur la toile.

On annonce le mariage de M. Raoul Cavaroc, commissaire-priseur, avec Mlle Blanche Hardy, petite-fille de M. Bonnet-Fichet, le grand fabricant de coffres-forts, bien connu dans tout le haut commerce parisien.

Quand on n'a pas de nouvelles, il faut en inventer, disait notre maître en journalisme, Emile de Girardin.

C'est sans doute pour se conformer à ces prescriptions qu'un de nos confrères a annoncé, hier, que l'Exposition, dont la fermeture était fixée au 31 octobre, resterait ouverte jusqu'au 15 novembre.

La nouvelle lancée par notre confrère se confirmera peut-être ; pour le moment, elle ne repose sur rien de sérieux !

La Société française de photographie, la chambre syndicale de la photographie, la Société d'excursions des amateurs de la photographie, le Photo-Club de Paris, et la Société d'études photographiques, ont célébré hier, par une fête magnifique donnée à l'hôtel Continental, le cinquantième de la divulgation de la photographie (19 août 1839).

Un banquet de cent trente couverts, auquel les organisateurs avaient convié leurs nombreux confrères de l'étranger qui ont assisté au congrès de la photographie, a été suivi d'une brillante soirée artistique.

L'orchestre Waldteufel s'est fait entendre pendant le dîner.

Hier, également à l'hôtel Continental, a eu lieu le dîner offert par le comité de l'Espagne et son délégué général, M. Navarro-Reverter, à tous les délégués généraux des républiques sud-américaines.

Nous parlions, hier, des originalités de la nature.

A ce propos, on nous communique le fait suivant qui touche à l'invasion, blanche, mais dont nous garantissons la véracité :

M. X... un Français, qui a de gros intérêts en Angleterre, a épousé une Autrichienne, si bien que l'on parle chez lui, indistinctement, le français, l'anglais et l'allemand.

M. X... a eu de son mariage plusieurs enfants, tous très solidement constitués, hors, le dernier, une petite fille aigée aujourd'hui de quatre ans.

Jusqu'à l'âge de trois ans, cette enfant, très chétive, n'avait jamais pu prononcer un mot.

Tout à coup, le même jour, et sans l'aide d'aucune médication, l'enfant s'est mis à parler très nettement : le français, l'anglais et l'allemand, les trois langues employées indistinctement chez son père.

Quelle invraisemblable que soit ce phénomène, nous affirmons de nouveau que nous en garantissons l'exactitude.

ECHOS DE PROVINCE

La baronne de Bourgoing, née baronne de Lotzbeck, a succombé avant-hier, à Limoges.

La défunte était la femme du baron de Bourgoing, ministre plénipotentiaire ; la belle-mère du général comte de Waldner, la sœur du baron de Lotzbeck de Weyhern, pair de Bavière ; la mère de MM. Paul et Jean de Bourgoing, et la grand-mère du comte Aimery de Comminges, sous-lieutenant au 21^e régiment de chasseurs.

On nous écrit de Royat :

Parmi la foule nombreuse et élégante qui fréquente en ce moment notre jolie station, il faut citer : M. et Mme Faye (de l'Institut), Victorin Joncieres et sa famille, Ludovic de Vaux, le jeune compositeur ; le fils de Gustave Droz, A. Belot, le général Tur, Mme Beulé, la veuve de l'ancien ministre, et enfin M. et Mme Floquet, autour desquels, paraît-il, on ne s'empresse guère. Bref, Royat n'a pas décliné, il s'en faut, et mérite bien la vieille renommée qu'il doit à ses eaux bienfaisantes et fort suivies.

De Saint-Mihiel :

Le 6^e régiment de chasseurs à cheval, ainsi que l'artillerie, ont quitté notre ville pour se rendre à Toul, chassés qu'ils sont par une épidémie de dysenterie qui règne dans les casernes occupées par ces troupes.

L'administration a dû faire procéder à une enquête.

On ne pourra pas dire, cette fois, que c'est l'eau contaminée à la suite des infiltrations des fosses d'aisances, bouleversées par le tremblement de terre, qui est la cause de cette épidémie.

Il y a autre chose, et ce n'est pas trop indiscret, lorsque la vie de nos soldats est en cause, de demander à l'administration de bien vouloir nous renseigner.

L'ouverture de la chasse avait été fixée au 1^{er} septembre pour la Seine et Seine-et-Oise, et au 25 août pour Seine-et-Marne.

Il résultait de cette décision ce fait bizarre que les habitants de la Seine et de Seine-et-Oise, qui, le 25 août, seraient allés chasser en Seine-et-Marne, n'auraient pu rentrer chez eux avec leur gibier sans être frappés de contumace.

En présence de cette situation anormale, les arrêtés ont été modifiés et la chasse ouvrira uniformément le 25 août dans les trois départements.

Les disciples de saint Hubert de Seine et Seine-et-Oise gagneront cinq jours.

Le gouvernement s'en prend maintenant aux femmes :

Mardi dernier, à Beziers, Mlle Clémence Giscard, tenant le bureau de tabac situé au numéro 9 des allées Paul-Riquet, recevait l'ordre d'avoir à fermer immédiatement son établissement.

C'est M. le contrôleur de la région qui a signifié à l'intéressée cette décision émanant de la préfecture.

Mlle Giscard était la victime d'une vengeance politique. Elle est, en effet, la tante de M. Barnier, un des membres du comité boulangiste du département de l'Hérault.

N'est-ce pas à bouffer de rire ?

ECHOS DE L'ETRANGER

De Vienne :

A l'occasion de l'anniversaire de la naissance de l'empereur François-Joseph, la cour de Vienne a reçu de nombreux témoignages de vive sympathie.

C'est ainsi qu'un grand déjeuner a eu lieu, hier, à Krassno-Selo, chez l'empereur et l'impératrice de Russie, auquel avaient été conviés les membres de l'ambassade d'Autriche-Hongrie.

Le Czar y a porté un toast à l'Empereur, et la musique a joué l'hymne national autrichien.

Une dépêche de Lisbonne nous annonce que S. A. R. le duc de Bragança a quitté hier soir cette ville pour se rendre à Paris, où il gardera un rigoureux incognito. Cette dépêche vient confirmer la nouvelle que le Gaulois a donnée avant-hier.

De Berlin :

La reine d'Angleterre a envoyé au prince de Bismarck son portrait, grandeur naturelle, en signe de considération toute particulière.

De Saint-Sébastien :

Le roi François d'Assise est arrivé hier matin. Les infantes Isabelle et Eulalie sont attendues demain.

De notre correspondant de La Haye :

Le ministre d'Etat du Luxembourg, M. Eyschen, vient d'être chargé par le Roi d'aller saluer en son nom, à Metz, l'empereur Guillaume, lors de sa prochaine visite en Alsace-Lorraine.

Cette nouvelle manifestation des sympathies allemandes de notre Congrès est mal accueillie par l'opinion publique.

On attribue à cette décision du Roi le départ subit de M. Louis Legrand, ministre de France à notre Cour, qui vient de quitter notre ville, laissant à M. de la Motte la gerance de la légation.

L'empereur et l'impératrice d'Allemagne sont arrivés hier soir à Karlsruhe. Ils feront aujourd'hui leur entrée à Strasbourg.

Un des poètes autrichiens les plus distingués, Louis Foglars, vient de mourir à Vienne, à l'âge de soixante-dix ans.

Il avait publié quatre volumes de vers : *Cyprès, Rayons et Ombres, Cour d'amour, Livre d'images politiques*.

Ses compatriotes avaient surnommé Foglars l'Alfred de Musset viennois.

Il avait, en effet, la grâce poétique et l'érudition de l'auteur de *Namouna*.

A travers les livres

Le nouveau volume de Cautelle Mendès, le *Bonheur des autres*, qui vient de paraître chez Marpon et Flammarion, sera dans quelques jours le livre à la mode. Le charmant contour s'est surpassé réellement dans ces pages élégantes, mais un peu trop scabreuses, qu'illustrent des croquis tout artistiques de L. Métivet.

NOUVELLES A LA MAIN

Mme X..., qui est encore charmante, a une fille de dix-sept ans, jolie à ravir.

Je suis sûr, lui dit quelqu'un, que, ravissante comme elle est, votre fille ne manque pas d'épouseurs.

— Non certes, répliqua Mme X... en souriant ; mais je suis encore trop jeune pour la marier.

A la sortie du banquet des maîtres :

— Il est impossible de donner l'idée exacte du festin que nous venons de faire sans le raconter par le menu.

UN DOMINO

SUR LA PLAGE

VIII. — Les courses

A de certaines époques de l'année, le bord de la mer n'est pas moins chic pour les chevaux de courses que pour les hommes du monde. Il est donc de mode que les représentants de nos grandes écoles viennent passer une huitaine à Deauville d'abord, et à Dieppe ensuite, dans le but de prendre un peu de repos.

Rencontré hier, à Deauville, au passage : Le Sancy, très élégamment vêtu d'une robe grise tombant jusqu'aux talons ; Galop, en une toilette de dent qui lui sied à merveille. Le sympathique animal a perdu, en effet, dimanche dernier, le Grand Prix de Deauville auquel il commençait à s'accoutumer. Puis, ça et là, Niquet, La Brume, Flâneur, L'Éclair, Questeur II, etc. Ce dernier est apparu aux plus grandes familles de la République, car le programme des courses indique prémonitoirement qu'il a pour mère *Questeur* et pour père *Beauvrière*, dont les exploits sont encore dans toutes les mémoires. Il pourrait par conséquent signer Q. de Beauvrière, si la crainte bien naturelle d'être remarqué ne le retenait pas.

IX. — Les photographes.

L'art de la photographie, qui exerce tant de ravages dans les grandes villes, n'est pas moins redoutable au bord de la mer. Des milliers d'appareils sont braqués toute la journée sur l'Océan et répandent dans les familles ces vues maritimes qui ornent les salons de la bourgeoisie française.

Il y a aussi des appareils instantanés qui vous chipent votre ressemblance en moins de temps qu'il n'en faut pour faire un grimace.

Ah ! le prochain Chambre aura de la besogne, et il faut espérer que la loi contre les photographes, que l'opinion publique réclame depuis si longtemps, ne sera pas indéfiniment ajournée.

X. — Les pickpockets

Le pickpocket de mer est un des plus adroits. Il est de beaucoup supérieur aux pickpockets d'Exposition. Il partage cependant avec ses collègues cette heureuse fortune qu'on ne l'arête que rarement.

XI. — Retour

Quand on est resté une quinzaine de jours sur une plage élégante, les médecins vous recommandent expressément d'aller habiter Paris pendant six mois, pour prendre un peu l'air.

DISCOURS

GÉNÉRAL BOULANGER

Londres, 19 août.

Je vous envoie par la poste le discours que le général Boulanger a prononcé hier, en réponse à la délégation de la colonie française.

Messieurs,

Je vous remercie mille fois des paroles que vous venez de prononcer, et d'avoir bien voulu venir ici essayer de voiler les amertumes dont nos ennemis espèrent à tort nous accabler.

Je dois vous dire que j'attendais presque cette manifestation de la colonie française, qui n'a cessé de me combler depuis que je suis réfugié en Angleterre et à mon arrivée ; et le 5 mai, lorsque dans ce salon même nous avons, à l'occasion de l'anniversaire des états généraux, fait une sorte de fête française, et le 13 juillet, lorsque, à Alexandra-Palace, nous avons retrouvé sur ce libre sol anglais une parcelle de terre française, et là bu ensemble à la France et à la République.

C'est pour cela que je vous attendais, vous tous dont le cœur tressaille aux mots de France et de République, vous avez tenu à venir serrer la main d'un proscrit. Votre présence prouve que vous comprenez quel procès on m'a fait et ce que vaut cette condamnation pour complot, pour attentat, pour concussion, c'est-à-dire pour vol.

Le complot, l'attentat : mais alors il fallait condamner avec moi le million d'électeurs qui m'ont élu député à plusieurs reprises. Moi, qui n'ai jamais touché cinq centimes des fonds secrets, je suis accusé de concussion parce que, lors d'événements que vous ne devez pas avoir oubliés, j'ai voulu préparer notre défense contre une nation voisine, je voulais être prêt, non à déclarer la guerre, mais à nous défendre si on nous attaquait.

Quant à mes amis qui sont condamnés avec moi, il a bien fallu le faire pour prouver que je comptais, car un complot ne peut être entrepris par une unique personnalité.

Voilà Dillon, un vieil ami de quarante ans, voilà Rochefort, contre lequel on est allé chercher des articles de journaux vieux de dix-huit ans, et qu'on a encore tronqués.

S'ils ne m'ont pas condamné à mort, c'est que la loi ne le permet pas.

Qu'avons-nous dit, qu'a-t-il dit dans le premier jour de ce procès nous a été intenté ? Donnez une juridiction ordinaire, conseil de guerre, cour d'assises, cour d'appel, police correctionnelle, nous prenons le premier bateau et nous nous présentons devant nos juges.

Mais, au lieu de cela, que fait-on ? On veut nous faire juger par ceux qui sont venus trouver le président de la République pour le prier de se débarrasser de nous, qui les gênions, parce que nous sommes trop honnêtes. Par ces sénateurs dont nous demandons la suppression, car nous trouvons cette institution non seulement inutile, mais nuisible. La loi dit que tous les Français sont égaux devant la loi, et cependant on n'a pas voulu nous donner des juges comme à tout Français, et ce parce que nous étions sûrs d'être acquittés, et que notre acquittement eût été pour ce gouvernement de malheur le coup de balai qu'il redoutait.

Aujourd'hui, nous sommes condamnés à la déportation, ce qui est la peine de mort en matière politique ; nous ne nous en portons pas plus mal, et dans un mois, un mois et demi, le peuple, par son vote éclatant, aura fait justice de cette condamnation.

Il faudra, en effet, que le peuple se prononce carrément, il n'y aura pas de milieu.

Nous lui dirons : « Voulez-vous que le périlleux état de choses actuel continue ? Voulez-vous que l'on continue de désorganiser la défense nationale ? Voulez-vous que nos soldats continuent à aller mourir inutilement au Tonkin ? Voulez-vous que nos finances continuent à être dilapidées ? Voulez-vous continuer à être régis par une Constitution qui n'est pas républicaine ? Si oui, votez pour le candidat M. Ferry ; si vous voulez une République honnête, votez pour le candidat du parti républicain national. »

Le peuple est las des infamies que le gouvernement commet journellement, et le mois prochain il rendra solennellement son verdict.

Merci encore une fois ; mais soyez bien convaincus que nous n'avons rien à craindre, rien à nous reprocher. M. Quesnay de Beaupaire a dit que ce procès était l'honneur de toute sa carrière ; pour nous, ce procès sera l'honneur de notre vie, non seulement à nous les condamnés, mais à tous nos amis qui veulent la vraie République.

Vive la France ! Vive la République !

Je ne vous ai pas télégraphié ce discours, dans la crainte qu'il ne fut retenu par l'administration, comme la protestation de l'autre jour.

E. B.-G.

UN BOULANGISTE

Le *Rappel*, à propos de MM. Léon Say et Naquet, sénateurs, qui se portent à la députation, fait observer qu'on n'a signalé qu'un exemple semblable depuis la fondation du Sénat actuel :

C'est celui de M. Labordère qui, on s'en souvient, se démit du mandat de sénateur de la Seine et fut élu peu de temps après député du même département.

On dit, il est vrai, que M. Rubillard, sénateur de la Sarthe, qui fait aujourd'hui profession de boulangisme, songerait à poser sa candidature aux prochaines élections de la Haute-Saône. M. Leprieux, député copain, bécicotant, mais la nouvelle ne s'est pas encore confirmée.

Il est bon de faire remarquer que M. Rubillard qui, d'après le *Rappel*, fait aujourd'hui profession de boulangisme, est le beau-père de M. Q. de Beauvrière.

Vous verrez que Lucie Herpin, elle-même, entrera un de ces jours dans le parti boulangiste.

L. D.

Bloc-Notes Parisien

UNE ESPADA

Lagaritjo est arrivé ce matin d'Espagne ; il donnera deux représentations, aujourd'hui et demain, aux arènes de la rue Pergolèse, et partira dès demain soir pour Almería, où, à peine arrivé, il paraîtra dans une nouvelle course de taureau.

La vie de ces espadas célèbres ressemble beaucoup à celle d'une diva en tournée. Quitter le théâtre pour prendre le train, débarquer pour chanter, repartir aussitôt, et n'avoir jamais ni enrouement ni fatigue. Ainsi, pendant la saison d'été, les espadas célèbres, Lagaritjo, Frascuelo, Mazantini, voyagent sans cesse en Espagne, et leur arrivée est partout une nouvelle importante, comme chez nous celle de la Patti.

Une diva emporte avec elle un nombreux bagage, toilettes de toute sorte et costumes de théâtre. L'Espada n'a guère qu'un costume ou deux, et bien qu'ils soient de prix, valant de deux à trois mille francs, ce n'est pas ce qui l'embarasse le plus ; mais il amène avec lui toute sa quadrille, c'est-à-dire quatre banderilleros, deux picadores, un puntillero et deux ou trois domestiques, en tout une dizaine de personnes. On conçoit que dans ces conditions, le prix de douze mille cinq cents francs par représentation n'est pas exagéré, lorsqu'il s'agit d'amener tout ce monde à Paris.

ALFRED CAPUS

La ressemblance entre le genre d'existence de *torero* et celui de la *diva* ne s'arrête pas là. Car l'enthousiasme du public espagnol est pour l'un, ce que notre enthousiasme est pour l'autre

